

Entretien avec Elton Kalica, doctorant en science politique à l'Université de Padoue

Actuellement invité en séjour de recherche doctoral au Clersé (UMR CNRS-Université de Lille 1), Elton Kalica est rédacteur en chef du journal *Ristretti Orizzonti* publié par l'association Ristretti, dont l'objet principal est l'information et la promotion des droits pour les détenus et leurs familles. Inscrit dans la criminologie critique, il est le représentant italien d'un courant né aux États-Unis, la *Convict criminology*, savoir critique fondé par d'anciens détenus. Il a accepté de nous raconter ses parcours, individuel et collectif.

Pouvez-vous raconter votre parcours en prison et le choix des études ?

J'ai été arrêté en 1997 à l'âge de 20 ans. Après deux ans de détention préventive à Milan en quartier de haute sécurité (pour des infractions liées à un réseau mafieux), j'ai été condamné à 16 ans. J'ai alors été transféré à Padoue dans une prison réservée aux longues peines où j'ai pris contact avec des enseignants. Il y avait une classe pour le quartier de détention normal, ils voulaient en créer une pour le quartier de haute sécurité et je l'ai intégrée. C'était la première année de cette classe. Les profs étaient étonnés de me voir là parce que j'étais jeune, le seul à avoir un tel niveau scolaire (équivalent du baccalauréat) et le seul Albanais parmi des Siciliens plutôt âgés. Ils m'ont défendu en disant que j'étais bon élève, etc. Ils ont soutenu mes demandes d'intégrer la classe des droits communs et de m'inscrire à l'université. J'étais le premier détenu à faire cette demande à Padoue. Mais l'université a répondu que je ne pouvais pas m'inscrire, que je devais demander l'accord de l'ambassade parce que j'étais étranger. Beppe Mosconi (professeur de science politique à Padoue) a organisé une pétition d'universitaires pour me soutenir. Et ça a marché. J'ai été placé en détention classique et mes parents ont payé les droits d'inscription. Un volontaire bénévole faisait l'intermédiaire entre moi et l'université. J'ai pu passer mes examens en science politique (le bachelor en 4 ans et le master en 2 ans). J'avais les synopsis des cours et des manuels, des livres que j'achetais ou que le volontaire emprun-

taient pour moi à l'université et m'apportait, il m'aidait beaucoup.

Comment est-ce devenu une aventure collective ?

D'autres détenus me voyaient étudier et ont été intéressés ; l'association de mon visiteur a négocié pour monter quelque chose de

coup de réseaux pour trouver de l'argent. Le directeur a dit « je n'ai pas le budget mais si vous trouvez l'argent, allez-y ». Donc on a réparé les cellules, remis en état l'unité, installé des bureaux, des ordinateurs et une bibliothèque (parce qu'un fonds avait été constitué). Après on a eu des batailles quotidiennes pour pouvoir manger ensemble dans la salle com-

UN CAMPUS UNIVERSITAIRE EN PRISON

Le Campus universitaire de la Casa di reclusione de Padoue compte une cinquantaine de détenus inscrits à l'université (Bachelor et Master). Depuis 2003, suite à un accord entre l'Université de Padoue et le Département de l'Administration pénitentiaire, les détenus bénéficient de services favorisant leur accès à l'éducation : participation aux tests pour l'entrée dans les différents diplômes, tutorat étudiant, accès à des cours de soutien et commissions d'examen pour soutenir les épreuves des diplômes. Les filières conventionnées sont la science politique, la philosophie, le droit, les arts, la psychologie, l'agriculture, l'ingénierie. Une douzaine d'étudiants, sélectionnés selon les résultats dans les études, ont la possibilité de résider dans un quartier distinct de détention qui permet d'étudier dans des conditions plus appropriées, d'avoir des contacts avec les enseignants et les bénévoles ainsi qu'un accès limité à Internet.

Francesca Vianello, chercheuse en science politique, Université de Padoue

plus structuré avec l'université. Le directeur a dit OK, allez-y. Nous avons réuni sept ou huit détenus, mais ils n'avaient pas ma chance d'avoir des parents qui puissent payer. L'association s'est organisée pour trouver de l'argent et a financé le coût des frais d'inscriptions, dont les miens, et aussi un budget pour des livres etc. Il y avait dans la prison un bloc inoccupé de détention. Donc on a eu l'idée avec les volontaires de demander l'installation d'une unité pour les étudiants, parce que là où on était les gens criaient, écoutaient de la musique etc. donc c'était difficile d'étudier. Cette association catholique avait beau-

mune, utiliser les livres de notre bibliothèque en classe et en cellule, utiliser les ordinateurs et l'accès à internet et enfin bénéficier d'un universitaire sur place quelques heures par semaine (F. Vianello). Il a fallu deux ans pour avoir un fonctionnement comme celui-là, je ne les ai jamais lâchés, on se battait tout le temps pour tout et ça a donné ce résultat.

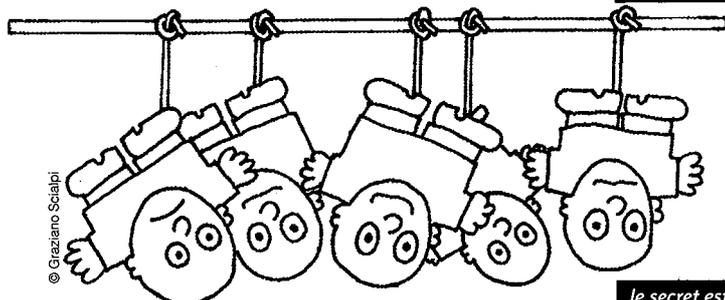
Qu'est-ce que l'entrée dans les études a changé à votre détention ?

Avant de commencer à étudier, j'étais dans un contexte difficile, avec tous les clans mafieux autour de moi, parlant en dialectes etc. j'apprenais leurs langues, j'intériorisais leur culture du combat. Tout était une question d'honneur, la moindre chose, un regard, l'attitude envers les gardiens surtout. Je participais à des mouvements collectifs de refus de remonter en cellule, j'allais donc régulièrement à l'isolement, c'était normal. Mais en fait, dès que j'ai pu étudier, je l'ai demandé. C'était impossible à Milan. À Padoue, j'ai dit aux autres « Basta ! Je m'en fous ! Je reste dans ma cellule, je dois étudier ». J'étais seul, je ne leur parlais plus et après j'ai quitté cette unité spéciale. ●

Propos recueillis par Fabrice Guilhaud

Per la rieducazione, come per i salumi,

La réinsertion, c'est comme la charcuterie,



il segreto è una lunga stagionatura in cantina

le secret est une longue maturation en cave